



Editorial

Cette année, après les grandes chaleurs de l'été, l'automne est précoce. Déjà, en ce début septembre, les petites feuilles pointues des bouleaux gisent sur le sol en paquets bruns et jaunes.

C'est le moment de penser au deuxième numéro de notre Carnet de bord, le moment de faire un nouveau relevé des mouvements de l'Institut et de faire quelques pas de plus dans le grand champ de la géopoétique.

L'autre jour, je relisais quelques chapitres de l'histoire mondiale (A Study of History) de Toynbee, et notamment la section intitulée « Les perspectives de la civilisation occidentale », où il évoque les « esprits errants » du désert, du terrain vague occidental, et les navigateurs intellectuels s'efforçant d'avancer à travers des détroits difficiles et de trouver un passage vers une mer ouverte, vers un monde ouvert.

En termes plus abstraits, l'historien de la mondialité se demande s'il est possible d'ouvrir un espace « post-moderne » (le mot, dont on a tant abusé par la suite, a son origine dans ces pages) au-delà du contexte confus, du creux, dans lequel la civilisation est tombée – au-delà de tous les remèdes ad hoc, de toute la matière secondaire accumulée au nom de la « culture », de la « créativité » dont la plus grande partie ne fait que refléter la situation dégradée, confuse, futile.

C'est tout le propos de la géopoétique, et du nomadisme intellectuel qui la précède et l'accompagne.

Le géopoéticien, la géopoéticienne, est engagé(e), en dehors du contexte sophistiqué ou vulgaire de la modernité finissante, dans une aire aux coordonnées variables et complexes. En suivant les pistes du nomadisme intellectuel, en traversant les champs de la géopoétique, il/elle essaie de sortir de l'histoire pathologique pour ouvrir un espace existentiel, intellectuel, artistique, culturel, qui soit plus frais, plus respirant, plus stimulant, plus inspirant.

Après ces considérations historiques, un peu de géographie.

Il y a quelques mois, j'ai pu acquérir, à Édimbourg, un objet plutôt rare : une carte française d'Écosse par Jaillot (xviii^e siècle). Le pays, bleu sombre, ne se présente pas « debout » (sud-nord), comme à l'accoutumée, mais couché sur le côté. C'est la côte ouest, extrêmement fragmentée, qui prend tout le haut de la carte et, au large de celle-ci, dans la mer Calédonienne, des chapelets d'îles, celui des Hébrides intérieures (Skye, Mull, Jura, etc.), celui des Hébrides extérieures (Lewis, Harris, les Uist...).

Bel objet géopoétique, beau spécimen d'art géopoétique.

Et image, bien sûr, de ce dont il va être question dans les pages qui suivent : le continent (contenant) de l'Institut, et les travaux de son archipel.

On verra, entre autres, que dans les prochains mois, les colloques vont se multiplier : en Écosse, au Québec, en Suisse. L'étymologie du mot « colloque » est, évidemment, colloquere, « parler ensemble ». Mais j'aime aussi entendre dans ce mot collocare, « rassembler des lieux », d'où je tire, en me risquant un peu plus loin (les linguistes positivistes m'auront déjà largué, mais les philologues extravagants m'approuveront), « composer l'espace géopoétiquement ».

Ce sera le but de toutes ces rencontres, que ce soit sur le thème du chemin et de la déambulation, sur celui des arts plastiques (peinture, sculpture, photographie, architecture), ou sur celui des conceptions du monde.

La route, malgré (presque) tout, est ouverte, et le plus grand plaisir, des sens et de l'intelligence, est incontestablement de ce côté-là.

Allons-y.

Nous vivons peut-être (il faut parfois être d'une lucidité froide, au bord limite de la conscience) les dernières années sensibles de la planète Terre.

Kenneth White

Photographie de couverture : Pascal Naud, *Archipel IV*, 2000

